

## Retour sur le pousse-à-la-femme

Alice Delarue

Pourquoi, dans le cadre du thème que vous nous avez proposé de mettre au travail cette année, ai-je choisi de revenir pour cette séance sur le concept lacanien de pousse-à-la-femme ? Parce que, comme le rappelle Marie-Hélène Brousse dans un article de référence sur la question, c'est à partir de ce concept que Lacan va aborder dans les années cinquante le champ sexuel – c'est-à-dire ce qui concerne le choix d'objet et l'identification sexuelle – dans la psychose <sup>1</sup>. Il reprendra ensuite ce concept à la fin de son enseignement, dans « L'étourdit », à partir des formules de la sexuation. Entre ces deux temps de l'enseignement de Lacan, suivre le destin de ce concept nous permettra d'effectuer un trajet depuis l'abord de la sexuation par le signifiant, dans une perspective structurale discontinuiste, à son approche par la jouissance dans la perspective continuiste du nouage des registres R, S et I.

Les effets de féminisation sont fréquents dans la clinique de la psychose, que ce soit sous des formes discrètes, ou ouvertement délirantes comme dans le cas du président Schreber, pour lequel le thème de la transformation en femme est omniprésent dès le moment du déclenchement. Dans le Séminaire III et la Question préliminaire, Lacan va articuler ces effets (qu'il ne nomme pas le pousse-à-la-femme) à sa théorie du signifiant.

Il va pour cela faire d'abord un retour critique sur la lecture oedipienne <sup>2</sup> que Freud fait des *Mémoires d'un névropathe* <sup>3</sup>.

### La lecture freudienne des Mémoires

Daniel Paul Schreber a commencé à rédiger ces Mémoires vers 1894, alors qu'il a été transféré à l'asile de Sonnenstein. Précédemment, il avait été hospitalisé à la clinique universitaire de Leipzig, dirigée par le professeur Flechsig, suite d'un épisode délirant qui s'était déclenché en 1893 au moment de sa nomination comme président de la Cour d'appel de Dresde. Il fera publier ses Mémoires en 1903, après sa sortie d'hospitalisation.

Tout commence donc lors de cette nomination à la Cour d'appel de Dresde. Schreber est entouré de cinq autres juges, tous plus âgés que lui, dont il recherche la considération. Il doit assumer une lourde charge de travail et se sent surmené. Une nuit, alors qu'il est dans un état entre le sommeil et la veille, se présente à lui une idée étrange qu'il repousse d'abord avec indignation, c'est l'idée que « tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement » <sup>4</sup>. Dans les jours qui suivent, il commence à avoir des hallucinations auditives : il entend des bruits qu'il interprétera dans l'après coup comme résultant de « miracles

---

<sup>1</sup> Cf. Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, n° 77, 2002, p. 81.

<sup>2</sup> Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le Président Schreber) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 263-324.

<sup>3</sup> Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 46.

divins ». Après une crise d'agitation et de tremblements, il est interné dans la clinique du Pr. Flechsig. Les symptômes s'aggravent et, une nuit, alors que sa femme n'est pas venue le voir à la clinique depuis plusieurs jours, il éprouve un envahissement de jouissance sexuelle dans le corps. Schreber commence à évoquer l'idée d'un complot dirigé contre lui : « Ainsi se perpétra le complot dirigé contre moi (à peu près vers mars ou avril 1894), qui visait, une fois qu'aurait été reconnu ou admis le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps changé en corps de femme à la faveur d'une interprétation ambiguë du dynamisme immanent à l'ordre de l'univers dont j'ai déjà parlé plus haut, cependant que mon corps, donc, aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement "laissé en plan" <sup>5</sup>, c'est-à-dire sans doute abandonné à la putréfaction » <sup>6</sup>. Le président Schreber attribue d'abord cet effet de féminisation forcée au professeur Flechsig, avant de le rapporter à Dieu. L'Autre jouit de lui : « ce qui me paraissait le plus abominable, était la perspective que mon corps allait devoir subir je ne sais quelle profanation sexuelle après la métamorphose par laquelle on se proposait de me changer en créature du sexe féminin ; d'autant plus que, pendant tout un temps, il avait été question de me livrer pour ce dessein aux gardiens de la clinique » <sup>7</sup>.

Cet effet de féminisation que Schreber impute à l'Autre provoque en lui une protestation virile : « On imagine combien mon honneur, mon amour-propre viril, tout le sens moral qui emplissait ma personne s'insurgèrent contre ce plan ignoble, le jour où je l'eus démasqué à coup sûr [...]. Totalement coupé du monde extérieur [...], laissé seul aux mains de gardiens grossiers, avec les voix intérieures qui m'imposaient comme un devoir de me quereller de temps à autre pour éprouver ma bravoure virile, aucune autre pensée ne pouvait me venir sinon celle que la mort, aussi épouvantable fut-elle, devait être préférée à une fin aussi ignominieuse » <sup>8</sup>.

Schreber décrit le mois de novembre 1895 comme un « tournant capital » dans l'histoire de sa maladie. A ce moment, « la volupté d'âme devint si forte que j'en conçus, aux bras, aux mains, puis aux jambes, aux seins, aux fesses et dans toutes les parties du corps, l'impression d'avoir un corps de femme. [...] Quelques jours passés à observer ces développements suffirent à infléchir radicalement mes résolutions [...] j'avais pris conscience de ce que l'éviration <sup>9</sup> était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l'ordre de l'univers et, à la recherche d'un compromis raisonnable, il ne me restait plus qu'à me faire à cette idée d'être transformé en femme » <sup>10</sup>. Schreber finit par accepter l'éviration comme conforme à l'ordre de l'univers, écrivant qu'il doit se faire la femme de Dieu pour engendrer une « nouvelle race d'hommes, faits d'esprit Schreber » <sup>11</sup>.

---

<sup>5</sup> Lacan propose de traduire cette expression par « laissé gésir » (Cf. *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 143.)

<sup>6</sup> Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 61.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 91.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 61.

<sup>9</sup> C'est-à-dire l'émasculatation.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 233.

Freud, qui va élaborer les fondements de sa théorie des psychoses à partir de sa lecture des *Mémoires* du Président Schreber, propose d'interpréter le thème de la transformation en femme comme le signe d'une défense du sujet contre l'homosexualité inconsciente. C'est une thèse qui « tente de résorber la psychose dans la structure œdipienne »<sup>12</sup>, commente M.-H. Brousse, contrairement à ce qui sera la thèse lacanienne du pousse-à-la-femme.

Pour Freud, l'issue de l'Œdipe pour Schreber aurait été marquée par le maintien, dans l'inconscient, de l'amour pour le père et par une « attitude féminine de respect »<sup>13</sup> envers ce dernier : « La menace la plus redoutée que puisse faire le père, la castration, a elle-même fourni la matière du désir de transformation en femme, fantasme d'abord combattu, ensuite accepté »<sup>14</sup>.

A partir de sa théorie de la libido, Freud tente de mettre en évidence le fait que le rejet des pulsions homosexuelles est à l'origine de toute psychose. Il note que le persécuteur désigné par Schreber, le professeur Flechsig, avait tout d'abord été un objet d'amour. Schreber avait été très favorablement impressionné lorsque ce médecin l'avait guéri de son insomnie au moment de sa première crise en 1884 (crise consécutive à sa défaite aux élections du Reichstag) ; sa femme avait d'ailleurs gardé pendant plusieurs années la photo de ce médecin sur son bureau.

Freud va émettre l'hypothèse d'une pulsion homosexuelle inconsciente, réactivée par la rencontre avec le professeur Flechsig, comme point de départ de la maladie : « la cause occasionnelle de cette maladie fut donc une poussée de libido homosexuelle ; l'objet sur lequel cette libido se portait était sans doute, dès l'origine, le médecin Flechsig, et la lutte contre cette pulsion libidinale produisit le conflit générateur des phénomènes morbides »<sup>15</sup>. Il veut démontrer que Flechsig a été pour Schreber un substitut de ses objets d'amour infantiles, son père et son frère, tous deux décédés au moment du déclenchement du délire.

Freud développe à partir de là une analyse linguistique et grammaticale du délire en général, posant que celui-ci se constituerait toujours au moyen d'un mécanisme de négation et de projection, pour contredire la proposition suivante : « moi (un homme), je l'aime (lui, un homme) », ou : « moi (une femme), je l'aime (elle, une femme) ». La contradiction de la proposition homosexuelle porterait soit au niveau du verbe, dans le cas du délire de persécution (« je ne l'aime pas, il me hait, je le hais parce qu'il me persécute »), de l'objet pour les érotomanes (« ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle que j'aime », puis : « c'est elle que j'aime parce qu'elle m'aime »), ou du sujet dans la jalousie délirante (« ce n'est pas moi qui aime cet homme, c'est elle qui l'aime »). Freud remarque qu'en plus de la négation de la proposition inacceptable pour le moi, il y a toujours la mise en jeu d'un mécanisme de projection (sauf dans le délire de jalousie, où le changement de sujet suffit à projeter le processus hors du moi), c'est-à-dire que le sujet localise dans une autre personne une pulsion qu'il ne peut accepter pour lui-même, car elle est source d'angoisse pour le moi. Selon lui, une motion pulsionnelle est réprimée tandis qu'une perception venue de l'extérieur fait retour.

A partir de là, Freud cherche à dégager un mécanisme qui serait propre à la psychose pour faire face à l'angoisse de castration. Il a déjà montré que la solution névrotique consiste à mettre en jeu

---

<sup>12</sup> Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *op. cit.*, p. 83.

<sup>13</sup> Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *op. cit.*, p. 304.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 291.

le refoulement comme mécanisme de défense, et que la solution perverse relève du mécanisme du déni. Mais, pour ce qui en est du mécanisme propre à la psychose, le concept de projection pose problème, et Freud écrit : « Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au-dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons à présent, que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors »<sup>16</sup> Le délire, lui, est une « tentative de guérison » qui a pour but de résoudre un conflit psychique. Celui de Schreber viserait à rendre acceptable la féminisation, et pour cela le thème de l'éviration se couple à un thème rédempteur dans lequel Schreber devient la femme de Dieu pour engendrer une « nouvelle race d'hommes »<sup>17</sup>. Lacan notera qu'il semble là y avoir une contradiction certaine entre le fait que la paranoïa de Schreber ait pour but de nier les pulsions homosexuelles, et le fait que son délire mégalomane d'être la femme de Dieu serve à envisager l'éviration comme une solution acceptable et compatible avec le maintien d'un certain amour-propre<sup>18</sup>.

### **Le pousse-à-la-femme et la théorie du signifiant**

Lacan va s'attacher, dans sa relecture, d'arracher le pousse-à-la-femme au cadre de l'œdipe et à la logique phallique. Il balaye la thèse freudienne plaçant le rejet des pulsions homosexuelles à l'origine du délire de Schreber : « on voit difficilement comment ce serait purement et simplement pour le rejet ou le refoulement de pulsions plus ou moins vaguement transférentielles, qu'il aurait éprouvé à l'égard du Docteur Flehsig, ou même pour réprimer telle ou telle tendance, que le Président Schreber aurait construit cet énorme délire, il y a quelque chose qui doit être tout de même une instance un tout petit peu plus proportionnée au résultat dont il s'agit »<sup>19</sup>.

Il repart de la *Verwerfung* freudienne pour la faire dépendre d'un rejet de la symbolisation primitive (*Bejahung*) : il y a un « retour dans le réel de ce qui de ce réel même était resté hors de la symbolisation primitive »<sup>20</sup>. A propos de Schreber, il pose l'hypothèse qu'une signification qui concerne le sujet serait rejetée : « Le président Schreber n'a jamais intégré d'aucune façon [...] aucune espèce de forme féminine »<sup>21</sup>. Par conséquent, « la fonction féminine dans sa signification symbolique essentielle [...] se manifeste à lui sous la forme d'une irruption dans le réel de quelque chose qu'il n'a jamais connu, d'un surgissement d'une étrangeté totale, qui va progressivement amener une submersion radicale de toutes ses catégories, jusqu'à le forcer à un véritable remaniement de son monde ».

Tandis que, pour le névrosé, la métaphore paternelle et la signification phallique produisent une symbolisation des sexes – on voit que Lacan n'en n'est pas encore à l'impossibilité d'écrire le

---

<sup>16</sup> *Verwerfung*, traduisible par rejet ou foreclosure. Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *op. cit.*, p. 315.

<sup>17</sup> Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 150.

<sup>18</sup> « Nous croyons pouvoir dire que Freud a ici failli à ses propres normes et de la façon la plus contradictoire, en ce sens qu'il accepte comme tournant du délire ce qu'il a refusé dans sa conception générale, à savoir de faire dépendre le thème homosexuel de l'idée de grandeur » (« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 567).

<sup>19</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 151.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 99.

rapport sexuel –, la fonction féminine ferait chez Schreber retour dans le réel à l'occasion du déclenchement de sa psychose. Le déclenchement est en ce cas précipité, selon Lacan, par la confrontation du sujet à des circonstances particulières dans son existence, qui portent en elles l'assomption d'une certaine position symbolique au champ de l'Autre (comme cela avait été le cas lors de précédentes candidatures ou défaites), assomption qui ébranle ses identifications et pour laquelle il ne peut s'appuyer sur la signification phallique produite par la métaphore paternelle, et qui va enclencher la construction d'un autre effet de signification.

L'année suivante, Lacan va aborder ce qu'il ne nomme pas encore le *pousse-à-la-femme* sous un autre angle, lorsqu'il déplie en quoi la signification phallique a des effets sur la sexuation du sujet. Nous avons vu la dernière fois comment il proposait, dans le Séminaire V, que la position du côté de l'avoir entraînait à se situer du côté masculin, tandis qu'être le phallus s'articulait plutôt à une position féminine. Dans la Question préliminaire, il propose de distinguer l'éviration (*Entmannung*) et la féminisation (*Verweiblichung*) décrites par le président Schreber. Il va rapporter l'éviration à l'effet de la forclusion sur « avoir le phallus », tandis que la féminisation se substituerait à « être le phallus ». Cette métaphore « délirante », au sens où elle opère en se passant du standard du père, de la *norme mâle*<sup>22</sup>, substitue un signifiant original, le signifiant La femme, au désir de la mère : « C'est pour devoir être le phallus que le patient sera voué à devenir une femme [...]. Sans doute, la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes »<sup>23</sup>.

« La thèse du *pousse-à-la-femme*, indique M.-H. Brousse, est liée à la thèse de la forclusion du signifiant. La femme dans l'expression *pousse-à-la-femme* désigne un signifiant et non la féminité : ce n'est pas un *pousse-à-la-féminité*. Ce n'est pas un *pousse-à-être-une-femme*, un *pousse* à une position désirante féminine. C'est un *pousse-au-signifiant*. »<sup>24</sup>

Le *pousse-à-la-femme* est également, propose-t-elle, une « théorie du partenaire sexuel dans la psychose », en ce qu'il induit « un Autre de la volupté, c'est-à-dire de la jouissance ». Le phénomène des phrases interrompues de Schreber permet d'inférer la nature de ce partenaire, quand Dieu le provoque (*Vous devez quant à vous...*) et que Schreber doit apporter une réponse (... *être exposé comme négateur de Dieu et adonné à un libertinage voluptueux*). Ces phrases s'interrompent toujours au niveau où le sujet doit apparaître, au niveau où le sujet est appelé à se faire « représenter par un signifiant dans cette interlocution avec l'Autre »<sup>25</sup>. La phrase s'interrompt au point où un signifiant fait défaut pour représenter le sujet au champ de cet Autre jouisseur. Et c'est vers ce qui pourrait occuper cette place, cet *x*, que tend asymptotiquement l'élaboration de Schreber. Il est poussé vers le signifiant La femme.

Schreber se voue à incarner l'*x* qui manque à son partenaire, dont les figures sont multiples. Lacan va montrer que cette incarnation s'opère selon une fonction de jouissance à deux variables : « être l'(x) qui manque à la jouissance de l'Autre (y) » (être *le phallus* qui manque à la mère ; 2) être *la*

---

<sup>22</sup> Cf. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 479.

<sup>23</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », op. cit., p. 566.

<sup>24</sup> Brousse M.-H., « Le *pousse-à-la-femme*, un universel dans la psychose ? », op. cit..

<sup>25</sup> *Ibid.*

*femme* qui manque *aux hommes* ; 3) être *la femme* qui manque à Dieu). Tandis qu'un sujet névrosé peut tendre à incarner métaphoriquement le phallus qui manque à l'Autre, dans sa construction Schreber tend d'abord à se faire « la femme qui manque aux hommes » – le professeur Flechsig, ou les gardiens de la clinique qui veulent jouir de lui –, mais il éprouve alors être livré à ces hommes « ainsi qu'on en use d'une putain féminine »<sup>26</sup>. Tendre vers être « la femme qui manque à Dieu » correspond en revanche à une position plus tenable – c'est une position d'exception.

Devenir La femme est la seule voie possible pour Schreber, ainsi qu'il l'explique : « Je serais curieux qu'on me montre quelqu'un qui, placé devant l'alternative ou de devenir fou en conservant son habitus masculin, ou de devenir femme mais saine d'esprit, n'opterait pas pour la deuxième solution »<sup>27</sup>. Mais, pour aboutir à cette solution, Schreber doit accepter l'éviration et la féminisation de son être. Or il refuse l'éviration, car elle est ressentie comme une insulte à sa virilité. Lorsqu'il l'accepte comme un « compromis raisonnable », s'annihile en lui toute protestation virile. C'est le moment que Lacan nomme « mort du sujet », où Schreber voit l'annonce de sa propre mort dans le journal<sup>28</sup>.

La tension asymptotique vers le signifiant La femme permet dans une certaine mesure à Schreber d'appareiller sa jouissance dans un rapport au partenaire sexuel. Dieu jouit de lui, et lui-même parvient à récolter quelques miettes de volupté : « c'est mon devoir de lui offrir cette jouissance [...], sous la forme du plus grand développement possible de la volupté d'âme. Et si, ce faisant, un peu de jouissance sensuelle m'échoit en retour, je me sens justifié à l'accepter au titre de léger dédommagement pour l'excès de souffrances et de privations qui ont été mon lot depuis tant d'années »<sup>29</sup>. Dans le registre imaginaire, Schreber témoigne de la jouissance qu'il éprouve lorsqu'il se pare de vêtements féminins et se regarde dans le miroir : « les mamelons restent de petite taille, tels qu'ils le sont couramment chez l'homme ; mais à part cela, je suis assez hardi pour l'affirmer, quiconque me verrait debout devant un miroir, le haut du corps dévêtu – surtout si l'illusion est soutenue par quelques accessoires de la parure féminine –, serait convaincu d'avoir devant soi *un buste féminin* »<sup>30</sup>. Dans le registre de l'événement de corps, enfin, Schreber peut ressentir parfois les manifestations de sa transformation en femme : « Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée, c'est-à-dire par une vierge qui n'a jamais couché avec un homme, s'est produit dans mon propre corps. A deux reprises différentes déjà (cela au temps où je séjournais encore à la clinique de Flechsig), j'ai possédé des organes génitaux féminins quoique imparfaitement développés, et j'ai senti dans le corps des tressautements comme ceux qui correspondent aux premières manifestations vitales de l'embryon humain »<sup>31</sup>. On voit comment La femme appareille et distribue pour une part la jouissance.

Mais, après le choix du « compromis raisonnable », quand les dernières barrières imaginaires sont franchies, on voit que le pousse-à-la-femme ouvre vers une jouissance illimitée. Schreber le note :

---

<sup>26</sup> Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 88.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 151.

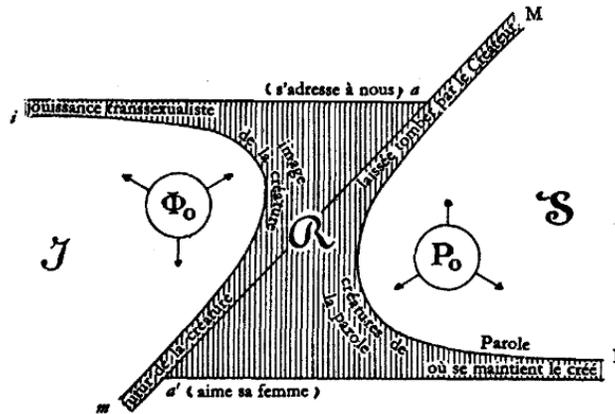
<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>30</sup> Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 228 (c'est le traducteur qui souligne).

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 21.

« Un excès de volupté rendrait les hommes incapables d'exercer les fonctions qui leurs incombent [...]. Or, en ce qui me concerne, ces limites ont cessé de s'imposer, et elles se sont en un certain sens transformées en leur contraire »<sup>32</sup>. Cela porte le travail d'invention du délire à l'infini, ainsi que Lacan le représente sur le schéma I.



Freud avait déjà remarqué cela : « Le sens de la réalité, néanmoins, qui s'est entre-temps renforcé chez le patient, le contraint à ajourner du présent dans un avenir lointain la solution trouvée, à se contenter, pour ainsi dire, d'une réalisation *asymptotique*. Sa transformation en femme, il le prévoit, aura lieu un jour, jusque-là la personne du président Schreber demeurera indestructible »<sup>33</sup>.

Dans la psychose, commente J.-A. Miller dans son Cours, une signification identificatoire « se substitue à l'effet de signification phallique, qui, par hypothèse, est manquant »<sup>34</sup>. Cette identification, « quelle qu'elle soit » nous dit Lacan dans la Question préliminaire, « est celle par quoi le sujet a assumé le désir de la mère »<sup>35</sup>, celle qui lui permet de prendre sa valeur dans l'Autre. *Quelle qu'elle soit*, c'est pour cela que Lacan note *x* cet effet de signification identificatoire. Chez Schreber, cet *x* peut être cerné : « ce qu'on saisit comme produit fini au terme du délire de Schreber est sans doute ce qui était là depuis le départ, ce qui était là comme identification substitutive. Le parallèle du phallus et de La femme prend alors sa valeur. Nous savons alors où situer cette identification féminine de Schreber. Cette identification féminine, c'est un effet de signification, tout comme le phallus. C'en est simplement un autre. D'ailleurs, là, ce qui est signifié au sujet, c'est le *tu es ma femme* – pour reprendre l'expression qui figure dans le schéma de la métaphore paternelle. »<sup>36</sup>

L'élaboration du délire permet dès lors au sujet de « consentir à cet effet de signification », ce qui est dans le cas de Schreber un gros effort « puisque ça implique de donner existence au féminin »<sup>37</sup>. Cela ne va pas sans misogynie, note Lacan, Ainsi, Schreber voit d'abord son éviration comme

<sup>32</sup> Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 229.

<sup>33</sup> Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *op. cit.*, p. 296.

<sup>34</sup> Miller J.-A., « Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 27 avril 1983, inédit.

<sup>35</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 569.

<sup>36</sup> Miller J.-A., « Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

« une infamante humiliation »<sup>38</sup> ; les rayons en appellent à son sens de l'honneur viril, ironisant sur sa féminisation : « Miss Schreber », « devant Madame votre épouse... vous n'avez pas honte... », etc.

Tandis que la métaphore paternelle, produisant la signification phallique, induit un effet de de castration, de -phi, avec les significations substitutives à la signification phallique il s'agit d'inventer un principe limitatif sur mesure, non standard, pour appareiller la jouissance. Sans ce principe limitatif, comme dans le cas du délire de Schreber, la signification substitutive peut tendre à vouloir réaliser le rapport sexuel tandis que la jouissance se débride.

Schreber se voue ainsi à créer le signifiant de La femme, il se voue à obtenir l'inclusion du signifiant de La femme au champ de l'Autre, alors que, « pour le commun des mortels, il y a une forclusion du signifiant de La femme »<sup>39</sup>. L'hystérique ou le poète courtois visent eux aussi à faire exister La femme sous les espèces, respectivement, de l'Autre femme et de la Dame, mais leur construction tourne métaphoriquement autour du vide de la Chose, tandis que dans la psychose cette visée de La femme tend à être « sans ambages »<sup>40</sup>.

« C'est avec [...] l'effet de signification féminine, poursuit J.-A. Miller, [que Schreber] fabrique le substitut du Nom-du-Père. Et c'est par la métaphore délirante qu'il parvient à métaphoriser la mère grâce à La femme [...] moyennant quoi se ramène de surcroît la Mère du genre humain »<sup>41</sup>.

J.-A. Miller propose, enfin, que dans le pousse-à-la-femme le sujet emprunte la signification du féminin à la mère : « c'est au rapport spéculaire de la mère et de l'enfant que le sujet psychotique emprunte son identification, c'est-à-dire s'identifie à la mère comme femme – la mère lui donnant de surcroît son singulier, parce que s'il y a un être au monde pour lequel le singulier est valable, c'est bien *la* mère, pour chacun. [...] Je dirai que le *La* de *La femme* à quoi le sujet Schreber est conduit à s'identifier – ce signifiant qu'il incarne dans son corps – porte l'ombre de ce singulier maternel »<sup>42</sup>.

### **Le pousse-à-la femme et la clinique de la jouissance**

Lacan reprendra la logique de l'effet de pousse-à-la-femme à partir de son élaboration ultérieure sur la jouissance, notamment au moment où il construit les formules de la sexuation :

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>39</sup> *Ibid.*, cours du 4 mai 1983.

<sup>40</sup> *Ibid.* : « *Ambage*, c'est ce qui tourne autour, c'est le circuit de parole. *Amb*, c'est le détour, et *age*, ça vient d'*agere*, c'est le *faire*. L'*ambage*, c'est donc le *faire autour*. Ce que Lacan désigne par l'homme sans ambages, c'est celui qui va droit au but, c'est l'homme sans circonlocutions ».

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*

$\exists X$	$\overline{\Phi X}$	$\overline{\exists X}$	$\overline{\Phi X}$
$\forall X$	$\Phi X$	$\overline{\forall X}$	$\Phi X$
$\mathcal{S}$		$S(A)$	
$\Phi$		$La$	

Rappelons que les quatre propositions qui se trouvent dans la partie supérieure du tableau définissent quatre manières de se rapporter à une fonction unique :  $\Phi$ , la fonction phallique, fonction de la castration. Si on les prend sous cet angle – mais nous allons voir qu’on peut les aborder sous un autre –, alors, quel que soit le sexe biologique, c’est la position de chacun par rapport au phallus qui le situe comme homme ou femme.

Du côté de la logique du pour tous ( $\forall X \Phi X$ ), de l’universel, pour qu’un ensemble puisse se constituer, il faut qu’il existe une exception, c’est-à-dire un terme qui pose l’existence d’une extériorité à cet ensemble ( $\exists X \overline{\Phi X}$ ). C’est la place du père de la horde freudien, de l’*au moins un* qui ne serait pas soumis à la castration. À cette proposition correspond la fonction paternelle comme support de la loi, comme fondant la fonction phallique qui porte un principe interne de limitation. Du côté de la logique du pas-tout ( $\overline{\forall X \Phi X}$ ), il ne peut y avoir d’ensemble constitué, car il n’existe pas d’exception ( $\overline{\exists X \overline{\Phi X}}$ ). La femme n’existe pas, et cette absence d’exception entrave la possibilité d’un universel<sup>43</sup>.

A partir de l’inexistence d’une exception qui ferait limite à la jouissance du côté féminin, Lacan va poser l’existence d’une jouissance Autre, supplémentaire à la jouissance phallique, qui vise  $S(A)$ , c’est-à-dire le signifiant du manque dans l’Autre. En effet, l’inexistence de La femme qui serait l’équivalent du Père côté homme est corrélative d’une moindre prise de l’effet de signification féminine sur la jouissance.

Dans son texte « L’étourdit », Lacan écrit que le pousse-à-la-femme se « spécifie du premier quanteur »<sup>44</sup>, c’est-à-dire qu’il a rapport avec la formule de l’inexistence d’une limite côté femme du tableau de la sexualité, tandis que le côté homme implique la limite de la castration. Dans la psychose, parfois, le signifiant La femme peut surgir dans le réel à cette place vide,  $S(A)$ , produisant alors l’effet de pousse-à-la-femme, qui peut ouvrir sur une jouissance potentiellement illimitée, indicible, indénombrable<sup>45</sup>.

<sup>43</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, ? leçon du 12 janvier 1972.

<sup>44</sup> Lacan J., « L’étourdit », *op. cit.*, p. 466.

<sup>45</sup> Cf. Sur ce point Lebovits-Quenehen A., « Le pousse-à-la-femme », *La Cause du désir*, n° 103, novembre 2019.

Schreber en témoigne : « Qu'il n'y ait pas de malentendu ; lorsque je dis que cultiver la volupté est devenu pour ainsi dire de mon devoir, il ne s'ensuit nullement que je doive me mettre à poursuivre de ma concupiscence sexuelle d'autres personnes (des femmes), ni que je sois tenu d'entretenir un commerce sexuel quelconque ; ce qui est exigé, c'est que je me regarde moi-même comme homme et femme en une seule personne, consommant le coït avec moi-même, et que je recherche sur moi les pratiques qui ont pour but l'échauffement sexuel, etc., dussent ces pratiques être par ailleurs considérées comme obscènes – bien évidemment elles n'ont ici rien avoir avec les représentations habituelles de l'onanisme ou autres choses semblables. [...] D'autre part, Dieu exige un état constant de jouissance, comme étant en harmonie avec les conditions d'existence imposées aux âmes par l'ordre de l'univers ; c'est alors mon devoir de lui offrir cette jouissance, pour autant qu'elle puisse être du domaine du possible dans les conditions actuelles, attentatoires à l'ordre de l'univers, et de la lui offrir sous la forme du plus grand développement possible de la volupté d'âme »<sup>46</sup>.

On voit bien que la volupté dont il s'agit n'a rien à voir avec une quelconque « concupiscence sexuelle », Dieu exige de lui une jouissance qui n'est pas indexée à la limitation phallique qui fait le sens sexuel commun.

### **Actualité du pousse-à-la-femme**

Le pousse-à-la-femme ne se réduit pas à la féminisation du sujet, il peut aussi s'agir du surgissement d'une incarnation de La femme sans que cela ne touche l'image spéculaire du sujet. Mais nous voyons, pour reprendre le titre de M.-H. Brousse, qu'il ne s'agit pas de faire du pousse-à-la-femme un universel quant à la sexualité dans la psychose. « On pourrait envisager, dit-elle, que, avant la solution particulière que serait le pousse-à-la-femme, il y aurait d'autres solutions qui relèveraient de la même logique, mais qui ne se présenteraient pas cliniquement de la même manière. » Cette logique est celle du forçage vers une position d'exception. Ce peut être, exemplifie-t-elle, « être le chef qui manque aux masses, ou être le Christ qui manque à l'humanité », etc. Mais l'on voit que ces solutions ont en commun de relever d'une logique du délire, c'est à dire de la psychose extraordinaire. Avec les avancées théoriques sur la psychose ordinaire et la clinique borroméenne, il s'agit de repenser son usage de manière précise et prudente, notamment dans son articulation à la question du transsexualisme.

En effet, on sait que l'universalisation produite par la science a entraîné le déclin de l'ordre symbolique traditionnel, rendant patent qu'il n'est que de semblants, mixtes de symbolique et d'imaginaire, qui sont bien peu de choses par rapport au réel. La différence des sexes telle qu'elle était traditionnellement prise dans la signification phallique, que Lacan assimilera au sens commun, *normâl*, ne paraît plus si consistante au regard des nouvelles possibilités ouvertes dans le réel par le déchaînement du savoir scientifique<sup>47</sup>. Les transformations anatomiques permises par la science pulvérisent l'ancienne répartition des sexes. Certains sujets, de plus en plus, refusent d'être

---

<sup>46</sup> Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 230.

<sup>47</sup> Cf. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, 2014, p. 112.

« signifiés phallus par le discours sexuel qui [...] est impossible »<sup>48</sup>. Ils refusent d'être les dupes de « l'erreur commune », à savoir le fait que dans le discours courant les critères phalliques prétendent à l'universel ( $\forall x \Phi x$ ) en matière de sexualité.

Quand la réalité est perçue non au travers du prisme symbolique et de ses couples d'opposés, mais plutôt de la dimension imaginaire, tout est mis en continuité<sup>49</sup>. Le binaire homme / femme tend à devenir un continuum avec, entre les deux pôles féminin et masculin, de multiples possibilités quant à la sexualité. Ce n'est plus tant la loi symbolique qui nomme et catégorise les jouissances, mais la jouissance des sujets qui cherche une nomination.

Ceci a des conséquences sur la clinique et rend nécessaire de partir, dans une perspective continuiste, de l'équivalence des trois registres R, S et I et de la nécessité du symptôme pour saisir comment l'être parlant appareille sa jouissance, et non de l'idée que seul le symbolique pourrait permettre de traiter la jouissance.

Il s'agirait alors de resituer quand ils existent, au cas par cas, des effets de pousser-à-la-femme dans d'autres modes de traitement que le délire, que ce soit dans les phénomènes de corps, dans la nomination (on voit ainsi l'effort de certains sujets d'inventer une sexualité inédite qui s'oppose ou se passe des significations reçues de l'Autre), dans le façonnage de l'escabeau...<sup>50</sup>

Le déclin de l'ordre symbolique nous invite également à relire désormais les formules de la sexualité plutôt de droite à gauche, ainsi que le rappelait Armand Zaloszyk sur le blog des J49<sup>51</sup>. Ce qui est premier, pour tout parlêtre, c'est son affolement face à une jouissance qui n'est pas tant Autre qu'originale, jouissance qui ne peut trouver à s'inscrire dans ce qui serait un rapport naturel ou réglé entre les sexes. Cela a toujours été premier, mais cela n'a pu apparaître au grand jour comme tel qu'à partir du moment où les semblants ont vacillé. Ce qui est second, c'est la prise de cette jouissance du corps, asexuée, dans le langage, dans l'opération de la castration, dans la loi qui tente de la limiter. Le résultat en est le rapport de tout parlêtre à la fonction phallique, à la *norme mâle*, quelle que soit sa structure. Côté masculin, la loi phallique cherche à s'appliquer pour tous, tentant de réduire l'impossible et de faire consister l'ensemble des êtres parlants. Mais plus généralement, tout discours qui universalise L'homme ou La femme peut finalement être situé côté gauche<sup>52</sup>. Côté féminin, il s'agit de faire avec un ensemble sans universel, sans « pour tout  $x$  », et donc de consentir à une certaine inconsistance. « Chaque solution qui s'érige en exception à l'universel de l'ensemble fermé que la jouissance phallique implique, ne fait que vérifier son inscription du côté de la logique féminine dans le tableau de la sexualité, en tant que mode singulier de faire tenir ensemble les trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire »<sup>53</sup>.

Le pousser-à-la-femme, quand il est « version vers La femme », n'est-il pas indexé au fait de vouloir faire consister cet ensemble inconsistant, ce qui ne peut que verser dans le sans limites ? Il s'agirait alors de détourner le sujet de sa pente hyperbolique vers l'exception, pour l'orienter vers

---

<sup>48</sup> Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire, op. cit.*, leçon du 8 décembre 1971.

<sup>49</sup> Cf. Jaudel N., « L'âge de la déraison », *Lacan Quotidien*, n° 627, 21 février 2017.

<sup>50</sup> Cf. Caroz G., « Le point de capiton », introduction au colloque Uforca, site Uforca pour l'UPJL.

<sup>51</sup> Dans un texte paru sur le blog des J49.

<sup>52</sup> Cf. Brousse M.-H., « Le trou noir de la différence sexuelle », site de l'Institut de l'enfant.

<sup>53</sup> Fajnwaks F., *Subversion lacanienne des théories du genre*, p. 40.

l'invention d'un symptôme sur mesure.